

DIEU

ET

LE DIABLE.

PREFACE.



Je visitais le bagne de Brest : c'était l'heure où les forçats , défilant devant une ligne de canons chargés à mitraille , s'embarquent pour aller au travail. Au signal donné , toutes les chaloupes se mettent en mouvement , et aussitôt des milliers de voix de crier : « Monseigneur , monseigneur ! votre bénédiction ! » Alors un homme , vêtu d'une casaque rouge et coiffé d'un bonnet vert , se lève au milieu d'une barque , et , d'un air grave et majestueux , bénit ses compagnons de misère , qui entonnent les vêpres... Ces chants sacrés mêlés de rires

et de blasphèmes ; cette parodie sacrilège jouée au bruit des chaînes , sous la bouche des canons ; cette alliance de l'impiété et du malheur ; ces hommes dégradés , répudiés par la société , qui n'ont plus qu'à subir ici-bas le supplice et l'infamie , se moquant de Dieu et des consolations que peut leur offrir l'espérance de la vie à venir : quelle scène ! Le pinceau de M. Delacroix pourroit seul en donner une idée. Cet évêque en bonnet vert est le fameux Collet. Échappé du bagne, comme Cognard , il avait embrassé dans le monde une carrière différente : tandis que , sous le nom du comte Pontis de Sainte-Hélène, Cognard commandait la légion de la Seine , étalait ses décorations dans les salons des Tuileries , Collet , la mitre en tête et la crosse épiscopale à la main , ordonnait des prêtres , dirigeait des missions , convertissait des hérétiques. Les cours d'assises de Paris et du Mans ont renvoyé le colonel et l'évêque au bagne , où

ils jouissent d'une grande considération parmi leurs camarades. Collet a publié son histoire, qu'il vend aux curieux. On y trouve, au milieu de bonnes grosses injures contre les jansénistes, dont il est, dit-il, la victime, l'anecdote qui fait le sujet de *Dieu et le Diable*. Cette pièce est conçue dans le même esprit que les excellents écrits de M. de Montlosier. Ainsi, qu'on n'espère pas y trouver des épigrammes contre le catholicisme et ses ministres. Elle attaque au contraire ce jésuitisme odieux qui a fait, des choses les plus saintes, des instruments de basse police, de corruption et de brigandage.

Le tarif des prières, cotées comme des marchandises, est un des plus grands obstacles aux progrès de la religion, surtout dans les campagnes. Le clergé lui-même l'a reconnu, et il est juste de dire qu'il songe à y remédier. Le synode de Lyon a décidé que chaque paroisse serait tenue d'envoyer, dans les trois

mois, son règlement de casuel à l'archevêque, qui s'éclairerait de tous les documents pour l'arrêter d'une manière modérée et invariable. (*Moniteur* du 17 septembre 1827.)

Si l'on a vu des jansénistes et des propriétaires de biens nationaux privés des honneurs que l'église rend aux morts, on a vu aussi de riches cercueils bénis malgré la volonté expresse des défunts. Les exemples ne me manqueraient pas.

Pour compléter cette esquisse, j'ai dû en même temps livrer au ridicule ces catholiques indifférents, qui ne croient ni à Dieu ni au diable, qui ne remplissent aucun de leurs devoirs religieux, et qui n'en exigent pas moins que le clergé soit à leurs ordres. C'est pour mieux faire ressortir l'absurdité de ces exigences que j'ai donné à Rémoussin le caractère d'un soldat ignorant, grossier et brutal. En 1820, on traitait de fanatiques les prêtres qui refusaient de prêter leur ministère à de

PRÉFACE.

II

pareilles profanations ; aujourd'hui on tolère leur courage ; bientôt on l'approuvera : nous nous éclairons.



PERSONNAGES.

Lady WILLIS.

Madame GAUDET, maîtresse de pension.

M. DUMONT, curé

L'abbé MOUCHAUD, vicaire } de St.-Gratien.

LAMBART, bedeau

M. DE LANOUE, directeur des droits réunis.

JENNY, sa fille.

JULES, son fils.

M. DE VILIERIS.

RÉMOUSSIN, ancien officier.

Mlle ROSE, servante de M. DUMONT.

UN VALET DE CHAMBRE.

UNE VIEILLE FEMME.

La scène se passe en 1825, à Paris.

DIEU

ET

LE DIABLE.



ACTE PREMIER.

Le salon de Madame Gaudet.

LADY WILLIS, M^{me} GAUDET.

LADY WILLIS, *avec un léger accent.*

Venons au fait , madame. Votre maison me convient beaucoup ; mais je voudrais quelques éclaircissements...

M^{me} GAUDET.

Je vous entends , madame. Il s'agit de l'instruction qu'on reçoit chez moi , des principes de morale qu'on y professe. A cet égard , ma réputation aurait pu vous instruire , si vous n'étiez étrangère.

Elle lui donne un prospectus.

LADY WILLIS, *parcourant le prospectus.*

Leçons de danse , de chant , de tenue , de musique. — J'examinerai cela plus à loisir.

M^{me} GAUDET, *avec volubilité.*

Vous verrez que nous évitons tout ce qui peut inspirer le goût de la dépense , de la toilette , de la dissipation. Voilà trente ans que ma mère a fondé ce pensionnat, et je puis dire que toutes nos élèves nous ont fait honneur. Plusieurs sont célèbres...

LADY WILLIS.

Oh ! il ne faut pas... Je serais fort déçue si ma fille faisait parler d'elle.

M^{me} GAUDET.

Permettez ; célèbres par le nom de leurs maris : car (c'est peut-être par une protection du Ciel) nos nombreuses pensionnaires , en sortant d'ici , font toutes de brillants mariages , et une fois dans le monde , aucune n'a commis la plus petite irrégularité de conduite. Ce sont des anges.

LADY WILLIS.

Je suis bien contente , mais...

M^{me} GAUDET.

Oh ! notre plan d'éducation a été tracé par un homme de beaucoup de lumières et d'une piété profonde , M. l'abbé Mouchaud , de la compagnie de Jésus , confesseur de la maison.

LADY WILLIS.

Un abbé ?

M^{me} GAUDET.

Oui , madame ; il nous a donné des instructions d'une grande sagesse pour la police intérieure du pensionnat. Aussi notre surveillance égale notre sévérité : les pensionnaires ont toutes des chambres séparées , sans communications possibles , et des sous-maîtresses d'un âge respectable...

LADY WILLIS.

Fort bien ! fort bien !

M^{me} GAUDET.

Le mal est sitôt fait !

LADY WILLIS.

Mais vous parlez d'un confesseur , dites-moi , madame...

M^{me} GAUDET.

Le confesseur ? (*A part.*) Elle ne parait pas dévote. (*Haut.*) Madame , quand mes élèves

doivent s'approcher du tribunal de la pénitence, je les mène à l'église, j'y reste avec elles, et je les ramène.

LADY WILLIS.

Ma fille étant de la religion réformée, cela ne me regarde pas.

M^{me} GAUDET.

Ah!

LADY WILLIS.

Je veux savoir si elle pourra exercer librement sa religion.

M^{me} GAUDET.

Comment donc? Mais j'ai plusieurs pensionnaires protestantes : une dame de la même communion les conduit au temple.

LADY WILLIS.

Vous m'assurez que personne ne cherchera à ébranler sa croyance, à la convertir, comme on dit, car aujourd'hui c'est la mode.

M^{me} GAUDET.

Pas chez moi, madame, pas chez moi! Je suis catholique, j'aime ma religion, et c'est elle qui me défend un pareil abus de confiance. Que suis-je pour mes élèves? une seconde mère. Je remplace leurs parents : c'est donc la volonté des parents qui est ma règle.

LADY WILLIS.

Cela doit être.

M^{me} GAUDET.

Oh ! mon pensionnat ne deviendra jamais une école de conversions.

LADY WILLIS.

Cette assurance me détermine. Bientôt j'aurai l'honneur de vous revoir et de vous amener ma fille.

Elle sort par la porte du fond. Mad. Gaudet la reconduit.

MOUCHAUD, M^{me} GAUDET.

MOUCHAUD, *entrant par une porte latérale.*

Voilà comme ils sont tous, ces damnés de protestants : d'une défiance...!

M^{me} GAUDET, *rentrant.*

Vous ici, mon cher abbé !

MOUCHAUD.

J'arrivais par le petit escalier, et j'ai tout entendu. En vérité, madame Gaudet, vous avez de l'esprit comme un ange.

M^{me} GAUDET.

Vous trouvez ?

MOUCHAUD.

Avec quel art vous lui avez persuadé qu'on ne chercherait pas à convertir sa fille !

M^{me} GAUDET.

J'ai répété cela tant de fois déjà... Vous m'avez dit qu'il n'y a pas de péché.

MOUCHAUD.

Quand le motif est si louable...

M^{me} GAUDET.

Au reste, j'ai sans doute dit vrai : cette nouvelle conversion ne nous sera pas nécessaire.

MOUCHAUD.

Pardon, madame : il faut montrer quels services notre Société peut rendre à la religion. — D'ailleurs, ce que nous en faisons, n'est-ce pas pour le bonheur des hérétiques eux-mêmes ?

M^{me} GAUDET.

La petite Jenny de Lanoue nous donnera bien de la peine.

MOUCHAUD.

Hésiterait-elle encore ? Hier elle semblait...

M^{me} GAUDET.

Oui ; mais ce matin elle est venue me consulter..... Elle était dans une inquiétude.....!

Son attachement pour sa mère est bien fâcheux.

MOUCHAUD.

Nous le vaincrons : je vais frapper plus fort.

M^{me} GAUDET.

Elle doit nous quitter dans un mois : il faut se hâter.

MOUCHAUD,

Soyez tranquille... Son jeune frère fait sa première communion bientôt, et je suis son confesseur...

M^{me} GAUDET.

Comment ?

MOUCHAUD.

Oui. Madame de Lanoue est protestante ; mais son mari est catholique. Il a été convenu que les filles seraient de la religion de la mère, et les garçons de celle du père.

M^{me} GAUDET.

Quelle horreur ! Des enfants pour le diable !

MOUCHAUD.

Voilà de ces transactions que nos gallicans autorisent. Mais il faut espérer que, par nos soins, toute la famille sera bientôt dans le sein de l'Église. Quels mérites devant Dieu !

M^{me} GAUDET.

Ah ! si nous parvenions à vous gagner un évêché... !

MOUCHAUD.

A moi ? Gagner le ciel , voilà toute mon ambition. Mais songeons à ce qui m'amène... Jenny...

M^{me} GAUDET.

Je vais vous l'envoyer.

Elle sort.

MOUCHAUD , *seul.*

A merveille ; me voilà en bon chemin. J'ai su m'emparer de l'esprit de cette bonne femme. Elle ne se doute pas... Mais voici Jenny...

Entre Jenny.

MOUCHAUD , JENNY.

MOUCHAUD.

Venez , ma chère fille , ne craignez rien. Vos irrésolutions m'affligent ; mais je connais trop bien la faiblesse de notre humanité...

JENNY.

Hélas ! mon père...

MOUCHAUD.

Oui , je suis votre père... : mon zèle pour

votre salut m'a mérité ce titre. Voyons, est-ce quelque nouvelle objection ?

JENNY.

Oh ! non : vous m'avez bien prouvé que j'étais dans l'erreur... Cependant j'hésite malgré moi...

MOUCHAUD.

Prenez-y garde, ma fille : Dieu se lasse d'attendre ; et si aujourd'hui vous fermez votre cœur aux rayons de sa grâce, demain peut-être il vous la retire irrévocablement.

JENNY.

Mon Dieu, puisque tu m'appelles à toi, donne-moi au moins la force de t'obéir !

MOUCHAUD.

Qui peut encore vous arrêter ?

JENNY.

N'ai-je pas un père, une mère, qui m'aiment tendrement ? Que de mal va leur faire ma fuite ! Souffrez que je les consulte. Dieu ordonne d'honorer ses parents.

MOUCHAUD.

Ma fille ! ne vous armez pas des préceptes de Dieu contre Dieu même. Oubliez-vous que votre mère est aveuglée par une déplorable hérésie?....

JENNY.

Mais mon père est catholique... Je pourrais lui demander...

MOUCHAUD.

Et qui vous dit que je ne suis pas ici par son ordre secret ?...

JENNY.

Se pourrait-il ?

MOUCHAUD.

Que ce n'est pas en son nom que je vous parle ?

JENNY.

Mais alors, pourquoi ne pas venir lui-même ?

MOUCHAUD.

Il est faible comme vous ; il a sacrifié l'ame de ses enfants à un amour profane ; et ce pacte d'iniquité, il n'ose le rompre ouvertement.

JENNY.

Eh bien ! laissez-moi seulement prévenir madame d'Hautefeuille : elle est catholique, et c'est l'amie de ma famille...

MOUCHAUD.

Madame d'Hautefeuille ! elle n'existe plus.

JENNY.

Que dites-vous ?

MOUCHAUD.

Plaignons-la... : elle est allée attendre sa condamnation devant le tribunal suprême.

JENNY.

Sa condamnation ! elle, si bonne, si pieuse !..

MOUCHAUD.

Que peut la vertu sans la foi ? L'erreur de Jansénius l'a perdue. Elle était moins loin de l'église que votre mère, et cependant Dieu la repousse aujourd'hui comme il vous repoussera plus tard.

JENNY.

Grand Dieu !

MOUCHAUD, *se promenant à grands pas.*

Malheureuse ! pourquoi es-tu née?... Pure aux yeux du monde, et pourtant dévouée à des supplices éternels !

JENNY, *se troublant.*

Des supplices éternels !

MOUCHAUD, *de même.*

Combien ton frère est plus heureux que toi ! Dieu daigne venir habiter dans son ame. Le bonheur des élus sera sa récompense, tandis que sa sœur, marquée du sceau de la réprobation....

JENNY, *plus émue.*

Cessez, cessez, de grâce!..

MOUCHAUD, *de même.*

Ses parents maudiront un jour sa naissance... ; sa perte entrainera leur perte... ; ils auront à rendre compte de l'ame de leur fille.

JENNY, *tombant à genoux.*

O Dieu ! que vous me faites de mal !

MOUCHAUD, *de même*

N'est-il donc aucun moyen de la sauver ?
Non ! déjà l'enfer s'ouvre ; il réclame sa proie.

JENNY, *tombant évanouie.*

Ah !

MOUCHAUD, *à part.*

Qu'elle est jolie ! (*Avec onction.*) Ma fille, ma chère fille, calmez-vous, revenez à vous ; écoutez la voix d'un père qui vous aime...

JENNY.

Laissez-moi !..

MOUCHAUD.

Ne repoussez point mes conseils. Dieu n'ordonne plus, il prie. Il s'est livré aux supplices, aux humiliations, pour le salut des hommes ; son ministre tombe à vos genoux pour vous engager à le suivre...

JENNY , *pleurant.*

Ah ! vous l'avez dit , je suis bien malheureuse !

MOUCHAUD.

Votre bonheur commence. Laissez auprès de votre mère M. de Lanoue , qui la ramènera peu à peu dans la voie du salut.

JENNY.

Si je joignais mes prières aux siennes , si j'allais...

MOUCHAUD.

Le pouvez-vous tant que vous n'avez pas abjuré ? les ténèbres peuvent-elles dissiper les ténèbres ? Marchez la première , et votre mère vous suivra. Dieu vous a destinée à lui ouvrir les yeux.

JENNY.

Il se pourrait ? Quel espoir !

MOUCHAUD.

Heureuse Jenny ! votre mère vous a donné la vie : vous ferez plus , vous sauverez son ame ; et bientôt , bénie de vos parents , dont vous aurez cimenté l'union , révérée des hommes , chérie de Dieu , vous jouirez de votre ouvrage... Que de mérites ! que de bonheur !

3.

JENNY.

Je m'abandonne à vous...

MOUCHAUD, *levant les mains au ciel et du ton de la prière.*

Dieu de bonté, affermis-la dans cette sainte résolution ! daigne lui prêter ta force, l'éclairer de tes lumières ! Elle est pieuse, elle est sincère, elle est digne de toi ! (*Reprenant le ton naturel.*) Demain, mon enfant, une sainte femme viendra vous prendre en secret pour vous conduire au couvent de la Miséricorde : là vous méditerez quelque temps les grandes vérités de notre religion, et, après avoir solennellement abjuré vos erreurs, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la maison de votre père.

JENNY, *sanglotant.*

Comment vous exprimer ma reconnaissance ?

MOUCHAUD.

Allez vous agenouiller devant notre sainte patronne, et lui demander pardon de votre hésitation. (*Jenny sort.*) Encore un pas vers l'évêché ! — Pauvre enfant ! je lui ai fait bien peur.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.



La sacristie de Saint-Gratien.

Une porte latérale et la porte du fond donnent sur l'église ; une autre porte latérale sur la rue. On voit une petite table sur le devant de la scène , Lambert déjeûne.

LAMBART, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET.

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LAMBART.

Monsieur, je suis le vôtre. Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE VALET.

Je suis le valet de chambre de madame d'Hautefeuille, qui est décédée d'hier.

LAMBART.

Ah ! très bien ! Peut-on vous offrir un verre de vin ?

LE VALET.

Vous êtes fort honnête ; ce n'est pas de refus. (*Ils boivent.*) Vous êtes le vicaire ?

LAMBART.

Non , mais le bedeau ; et si vous venez pour commander l'enterrement , c'est ma partie.

LE VALET.

Tout juste. Le neveu de madame , M. de Viliers , m'a envoyé ici pour régler les dépenses.

LAMBART.

Vous avez dû voir , en passant dans l'église , que tout est déjà préparé. Il vous faut un enterrement de première classe.

LE VALET.

Oh ! oui , M. le curé Dumont a promis une enterrement très belle et pas chère.

LAMBART.

Pas chère ! il est toujours comme ça M. le curé : si on l'écoutait , bientôt nous n'aurions pas de l'eau à boire. (*Ils trinquent et boivent.*) C'est un drôle de curé , allez : tout ce qu'il gagne , il le donne aux pauvres , et il ne veut pas qu'on nous donne à nous ; nous sommes pourtant les premiers pauvres , comme dit l'autre.

LE VALET.

Il passe, dans le quartier, pour un brave homme.

LAMBART.

Oui : c'est fait pour être père de famille, mais pas pour être curé. Aussi, à présent, notre église c'est du propre ! Nous avons le plus beau suisse de Paris : cinq pieds dix pouces de hauteur, beau brun, belle prestance ! On venait à la grande messe rien que pour le voir ! Eh bien ! M. le curé lui a refusé la dépense d'un grand uniforme, et il nous a quitté pour Saint-Roch.

LE VALET.

C'est fâcheux.

Ils boivent.

LAMBART.

Maintenant il est beau notre suisse ! grand comme un tambour, et il boite d'une jambe. Ah ! ah ! ah !

LE VALET.

Voyons notre enterrement.

LAMBART.

Avec plaisir. Nous allons faire le calcul. (*Il prend une plume et de l'encre, retourne son assiette et se dispose à écrire dessus.*) D'abord

deux sous-diacres, un porte-croix, trois chantes et deux serpents : 600 francs.

LE VALET.

Sacrebleu !

LAMBART.

C'est le prix.

LE VALET.

Diab! il en coûte gros pour mourir cette année. A votre santé.

Ils boivent.

LAMBART.

Vous voulez qu'on chante le *Dies iræ* ?

LE VALET.

Je veux bien.

LAMBART, *écrivant.*

Dies iræ, 60 francs.

LE VALET.

Oh !

LAMBART.

Prix fixe : voyez le tarif.

LE VALET.

C'est trop cher.

LAMBART.

Voulez-vous tout simplement le *De profundis* ? Vous l'aurez pour 30 francs ; mais ce n'est pas aussi noble.

LE VALET.

Ma foi, ma foi, tant pis : je prends le *De profundis*.

LAMBART.

Plus, pour bedeaux, cierges, suisses, bannières et enfants de cœur, nous prenons à tout le monde 25 louis ; mais pour vous ce ne sera que 500 francs. Plus, pour menus frais, 300 francs. Récapitulons : total général liquidé à la somme de 1,430 francs.

LE VALET.

M. de Viliers va crier.

LAMBART.

Il n'a donc pas de religion ?

LE VALET.

Je n'en sais rien ; mais il ne sera pas content. Il n'aimait pas trop sa tante, vu qu'ils étaient brouillés ; et une si grosse dépense...

LAMBART.

Bah ! il faut que les riches paient. En sortant du cimetière, j'espère que vous me ferez l'amitié de venir dîner chez nous. Mon épouse fait très bien la cuisine ; nous aurons la loueuse de chaises et ses demoiselles, qui sont très gentilles ; mon petit garçon joue du flageolet et on dansera.

LE VALET.

Vous me faites l'honneur.

LAMBART.

Achevons la bouteille. A votre santé !

LE VALET.

A la vôtre ! Tout sera prêt dans une heure ,
n'est-ce pas ?

LAMBART.

Oui. Les chantres sont déjà au cabaret en
face ; et j'ai fait prévenir M. l'abbé Mouchaud,
notre premier vicaire : c'est lui qui officiera ,
parce que le curé a un peu la goutte.

LE VALET.

Sans adieu. Je cours vite à l'hôtel.

Il sort.

LAMBART.

N'oubliez pas : à quatre heures précises la
soupe sera sur la table.

LAMBART , MOUCHAUD.

MOUCHAUD.

Quel bruit ! que faites-vous donc ?

LAMBART , *la bouche pleine.*

Je me préparais à l'enterrement.

MOUCHAUD.

Il n'aura pas lieu.

LAMBART.

Mais pourtant, M. le curé Dumont a promis...

MOUCHAUD.

Il n'aura pas lieu, vous dis-je.

LAMBART.

Ah!... Il faut donc prévenir la famille ?

MOUCHAUD.

Non. Allez éteindre les cierges. Quand on viendra, vous fermerez les portes.

LAMBART.

C'est différent.

Il sort.

MOUCHAUD, *seul.*

Cela fera plus d'effet. Il faut du scandale.

MOUCHAUD, JULES.

JULES.

Monsieur le vicaire... !

MOUCHAUD.

Bonjour, Jules.

JULES.

Vous avez fait dire à la maison que vous m'attendiez pour le catéchisme ?

MOUCHAUD.

Comment se porte M. de Lanoue ?

JULES.

Papa se porte bien, maman aussi, et moi aussi. J'ai apporté mon examen de conscience dans ma poche. Voulez-vous voir d'avance si je n'ai rien oublié ?

MOUCHAUD.

Voyons. (*Lisant un papier.*) « J'ai été orgueilleux, envieux, gourmand, luxurieux, » avaricieux, colère et paresseux. J'ai pris » le nom de Dieu en vain. J'ai fait des mensonges, des blasphèmes, des parjures, des libelles diffamatoires. » — Comment, des libelles diffamatoires ?

JULES.

C'est dans l'examen de conscience.

MOUCHAUD, *souriant.*

Mais, mon enfant, il ne faut pas ainsi copier les livres. On tâche de se rappeler ses fautes ; on s'interroge. Par exemple, priez-vous le bon Dieu exactement ?

JULES.

Oui, monsieur le vicaire.

MOUCHAUD.

Et votre papa, le prie-t-il ?

JULES.

Je ne l'ai pas vu.

MOUCHAUD.

Et votre maman ?

JULES.

Elle lit ses prières dans un livre.

MOUCHAUD.

Allez-vous à la messe et aux vêpres le dimanche ?

JULES.

Je manque quelquefois d'aller aux vêpres.

MOUCHAUD.

Est-ce votre papa qui vous conduit à l'église ?

JULES.

Papa n'y va que dans les grandes cérémonies, en officier de la garde nationale. C'est ma bonne qui m'y mène, parce que maman va au temple protestant.

MOUCHAUD.

Et fait-on maigre chez vous pendant le carême, les vendredis et les samedis ?

JULES.

Non.

MOUCHAUD.

Pas même les domestiques ?

JULES.

C'est comme ils veulent.

MOUCHAUD.

N'avez-vous pas été la cause de querelles entre votre papa et votre maman ?

JULES.

J'ai été quelquefois grondé ; mais papa et maman ne se disputent pas.

MOUCHAUD.

Pas même sur la politique ?

JULES.

Je ne sais pas.

MOUCHAUD.

Que disent-ils du roi ?

JULES.

Qu'il est bon.

MOUCHAUD.

Et des ministres ?

JULES.

Que ce sont de vilains jésuites. Un jour , papa a dit comme ça qu'il faudrait les pendre tous.

MOUCHAUD.

(*A part.*) Ah ! monsieur le directeur. (*Haut.*) Est-ce qu'il parle ainsi quand il vient du monde chez vous ?

JULES.

Non , non. Ce n'est qu'avec M. de Viliers.

MOUCHAUD.

Quel est ce monsieur ?

JULES.

Un militaire qui a un beau cheval et de grandes moustaches ; il dine souvent à la maison.

MOUCHAUD.

Est-ce qu'il y dine quand votre papa est absent ?

JULES.

Non ; mais il y vient le soir , et il joue aux cartes avec maman. Maman l'aime beaucoup.

MOUCHAUD.

Reste-t-il bien tard ?

JULES.

Je ne sais pas ; je vais me coucher.

MOUCHAUD.

Et le matin , quand vous vous levez , le voyez-vous quelquefois ?

JULES.

Jamais.

MOUCHAUD.

Tâchez de vous rappeler...

JULES.

Je ne puis pas savoir... Sitôt que je suis habillé , je vais dans le jardin.

MOUCHAUD.

Ce militaire , quand il est à son régiment , écrit à votre mère , sans doute ?

JULES.

Oui , il lui a écrit des lettres que maman a serrées dans le petit tiroir de sa toilette.

MOUCHAUD.

Vous ne les avez pas lues ?

JULES.

Oh ! non.

MOUCHAUD.

Pouvez-vous les avoir , ces lettres ?

JULES.

Oui , je sais bien où elles sont.

MOUCHAUD.

Sans que votre maman s'en aperçoive ?

JULES.

Pourvu que je les remette exactement à leur place...

MOUCHAUD.

Eh bien ! mon enfant , il faudrait les prendre en secret , et me les apporter. C'est un grand service que vous rendrez à vos parents. — Voulez-vous, hein ?

JULES.

Oui , pour rendre service...

MOUCHAUD.

Mais prenez garde d'être vu; surtout ne dites à personne...

JULES.

Non, monsieur le vicaire.

MOUCHAUD.

Vous viendrez me trouver dès que vous les aurez.

JULES.

Oui, monsieur le vicaire.

Il sort.

MOUCHAUD.

Tout cela est fort bon à savoir. — Une fois maître de ces lettres, Jenny est à nous. Le père a une bonne place, qu'il craindra de perdre; la mère aura peur que sa conduite ne soit révélée à son mari... Je les tiens.

MOUCHAUD, RÉMOUSSIN.

RÉMOUSSIN, *d'un ton brusque, et sans ôter son chapeau.*

C'est ici la sacristie ?

MOUCHAUD.

Oui, monsieur. (*A part.*) Voilà un grossier personnage.

RÉMOUSSIN.

Morbleu ! qu'y a-t-il donc chez vous ?
Comme il sent mauvais !

MOUCHAUD.

Je ne m'aperçois pas...

RÉMOUSSIN.

Oh ! ça ne fait rien. J'en ai vu bien d'autres : car en Espagne , il sent le moine bien plus fort. — Dites donc , monsieur le curé, je suis de votre paroisse.

MOUCHAUD.

Je l'ignorais , monsieur.

RÉMOUSSIN.

Ma foi ! je n'en savais rien non plus ; mais on me l'a appris ce matin.

MOUCHAUD.

Que désirez-vous ?

RÉMOUSSIN.

Ah ! ce n'est pas le diable. — Je vais me marier , et on dit qu'il me faut un billet de confession.

MOUCHAUD.

Eh bien ! monsieur , il faut vous confesser.

RÉMOUSSIN.

Vous voulez rire. Me confesser ! je veux une confession toute faite. (*Il fait sonner de*

l'argent dans sa poche.) Vous serez content.

MOUCHAUD, *ironiquement.*

Monsieur, ici l'on ne vend pas de confessions toutes faites ; mais si vous voulez prendre la peine d'aller chez le libraire à côté, il vous vendra l'*Examen de conscience*, où vous trouverez une confession toute faite.

RÉMOUSSIN.

Vous moquez-vous de moi ? Je n'achète jamais de livres. — Si vous ne voulez pas me donner un billet, je ne me marierai pas à l'église.

MOUCHAUD.

Alors vous serez concubinaire.

RÉMOUSSIN, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! Comment dites-vous donc ?

MOUCHAUD.

Où, concubinaire !

RÉMOUSSIN.

Fi donc ! monsieur le curé. Est-ce qu'un prêtre devrait dire des gaudrioles comme ça ? (*Il lui offre une prise de tabac.*) Vous pouvez bien croire que j'ai aimé à rire comme un autre ; et je ne refuse pas votre épithète. Mais aujourd'hui je veux faire une fin et me

marier légitimement à la municipalité ; quant à l'église , on n'y est pas forcé.

MOUCHAUD.

L'Église ne reconnaît pas les mariages civils.

RÉMOUSSIN.

Qu'est-ce que ça me fait !

MOUCHAUD.

Et vos enfants seront bâtards.

RÉMOUSSIN , *en colère.*

Bâtard vous-même ! Ah ! si vous me faites monter la moutarde au nez , sacré tonnerre !

MOUCHAUD.

Monsieur ! qui êtes-vous donc pour parler ainsi ?

RÉMOUSSIN.

Je m'appelle Rémoussin , lieutenant à l'ex-neuvième hussard , et qui n'a peur de personne.

MOUCHAUD.

Mais , monsieur , la religion....

RÉMOUSSIN.

Je ne crains pas les moines. En 1810 , à Talavera , j'en ai fait fusiller trente-deux d'une file.

Il frappe sur la table avec sa canne.

MOUCHAUD.

M. Rémoussin, je pourrais vous faire repentir...

RÉMOUSSIN.

Je me moque pas mal de vous.

MOUCHAUD.

Insulter les ministres du culte!

RÉMOUSSIN.

Je ne suis pas employé. (*D'un ton plus doux.*) Voyons, mon cher abbé, parlons peu, parlons bien : nous sommes Français ; on peut s'entendre. Ma future est très amoureuse de moi ; nous nous parlons depuis longtemps, et par conséquent vous pensez bien qu'il y a des raisons de famille pour ne pas retarder l'hymen.

MOUCHAUD.

Ces choses-là ne me regardent pas.

RÉMOUSSIN.

On ne peut donc rien tirer de vous par la douceur et la politesse ? Alors, assez causé. Nous sommes seuls ; je suis ton paroissien, tu es mon confesseur ; j'ai le droit d'avoir un billet ; vite un billet, sinon...

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VILIERIS.

RÉMOUSSIN.

Tiens !... mon ancien commandant !

Il ôte son chapeau.

DE VILIERIS.

Ah ! c'est vous, brave Rémoussin ! je suis bien aise de revoir le héros du neuvième régiment. Il me semblait aussi avoir reconnu votre voix.

RÉMOUSSIN, *montrant Mouchaud, qui écrit.*

J'étais à me confesser... — Morbleu ! mon commandant, quand nous nous sommes séparés, il y a dix ans, nous ne comptions pas nous revoir dans une sacristie. — Vous venez aussi pour vous marier ?

DE VILIERIS.

Non, mon ami : au contraire, une cérémonie bien triste.....

RÉMOUSSIN.

Diable ! auriez-vous perdu une épouse ?

DE VILIERIS.

Je suis toujours garçon. C'est ma vieille tante qui vient de mourir.

RÉMOUSSIN.

Il faut vous consoler. Je suis encore plus

malheureux que vous, moi. J'en ai perdu quatre tantes ; il ne m'en reste plus : eh bien ! je n'y pense pas.

DE VILIER.

Vous avez repris du service ?

RÉMOUSSIN.

Ils n'ont pas voulu de moi : ils ont dit que j'étais trop vieux. J'ai 35 ans d'âge..., et de plus j'aurai bientôt une femme. J'épouse la fille d'un marchand de vin en gros. — J'espère, mon commandant, que vous viendrez à ma noce.

DE VILIER.

Je suis en grand deuil.

RÉMOUSSIN.

Ah ! c'est vrai. Et bien ! au baptême de mon petit premier : nous boirons le vin du beau-père. — A propos, mon commandant, concevez-vous mon confesseur, qui a l'obstination de me refuser un certificat ? à un bon enfant comme moi qui n'a jamais fait de tort à personne ! — Mais il est mon prêtre ; il doit me le donner, et il me le donnera.

DE VILIER.

Vous n'avez pas le droit de l'exiger : chacun est maître chez soi.

RÉMOUSSIN.

Le curé de la noce le demande : qu'ils s'entendent donc entre eux.

DE VILIERIS.

Mais, tenez, M. l'abbé ne vous le refuse pas, puisqu'il l'a écrit.

RÉMOUSSIN, *prenant le billet.*

Ah! vous consentez donc à présent? A la bonne heure, mon cher ami! Touchez là, et venez diner avec nous, si ça vous fait plaisir. Demain, à quatre heures, *au Grand-Sauvage*. On rira, je vous en réponds. Je vous chanterai de bonnes romances. (*Lisant sur le billet.*) « Monsieur donnera 20 francs pour les pauvres. » Oui, oui, je les donnerai moi-même. — Au revoir, mon commandant.

Il sort.

M. DE VILIERIS, MOUCHAUD.

DE VILIERIS.

Monsieur, je suis le neveu de madame d'Hautefeuille. On vient de me prévenir que le service funèbre ne pourrait avoir lieu aujourd'hui.

MOUCHAUD.

Ni aujourd'hui, ni demain, monsieur.

DE VILIERIS.

C'est une erreur sans doute. M. le curé m'avait dit.....

MOUCHAUD.

M. le curé ne sait ce qu'il dit. L'enterrement ne se fera pas.

DE VILIERIS.

Et la raison ?

MOUCHAUD.

Ignorez-vous que madame d'Hautefeuille retenait des biens nationaux ?

DE VILIERIS.

La charte n'a-t-elle pas légitimé ces propriétés ?

MOUCHAUD.

La charte, monsieur, ne légitime rien devant Dieu. D'ailleurs, madame d'Hautefeuille n'est pas morte dans le sein de l'église, et l'église la repousse.

DE VILIERIS.

L'église ne repoussait pas ses présents. A qui devez-vous, je vous prie, vos tableaux, vos candelabres, vos bannières ?

MOUCHAUD.

Dieu se sert quelquefois de ses ennemis pour glorifier son nom.

DE VILIERŒ.

Il est bien étrange que ma tante ne soit pas reçue , après sa mort , dans cette église où elle a passé toute sa vie ?

MOUCHAUD.

Hors de la foi catholique , apostolique et romaine , point de salut : vous le savez comme moi.

DE VILIERŒ.

Mais enfin , ma tante a été confessée , administrée...

MOUCHAUD.

Par l'abbé Mauduit , un janséniste , un athée...

DE VILIERŒ.

Ah ! c'est trop fort !.. Je vais trouver M. le curé.

MOUCHAUD

Allez , monsieur ; mais vous perdrez vos pas...

DE VILIERŒ.

Il est trop juste , trop tolérant...

MOUCHAUD.

Que ne dites-vous qu'il est gallican ? L'église gallicane ! voilà le mot de ralliement aujourd'hui. Mais , si les incrédules triomphent ail

leurs, il n'en sera pas de même ici... M. Dumont n'oserait... Je vous le répète, monsieur, l'enterrement ne se fera pas...

DE VILIERIS.

Monsieur, pour éviter le scandale, je vous en prie... , faut-il des aumônes ? Je suis prêt...

MOUCHAUD.

Vous êtes bien généreux ; mais je ne veux pas me damner.

DE VILIERIS.

Et si le peuple s'en mêle ? s'il enfonce vos portes ?

MOUCHAUD.

Je ne crains pas le martyre.

DE VILIERIS.

C'est trop prier... Je trouverai justice auprès de vos supérieurs.... Ah ! vous voulez du bruit ! eh bien ! il y en aura...

Il sort.

MOUCHAUD, *seul.*

Tant mieux !

MOUCHAUD, LAMBART.

LAMBART, *entrant par l'autre porte.*

Monsieur l'abbé, grande nouvelle ! M. Dubourg, le gros banquier, s'est laissé mourir.

MOUCHAUD.

Bon ! Et quand se fait l'enterrement ?

LAMBART, *ironiquement*.

L'enterrement ! oui , comptez là-dessus.

MOUCHAUD.

Pourquoi ? Il est de la paroisse.

LAMBART.

Si après celui-là il y a des chantres qui se grisent, c'est qu'ils auront déjà bu du vin chez eux.

MOUCHAUD.

Que voulez-vous dire ?

LAMBART.

Je veux dire que , par son testament , M. Dubourg a ordonné qu'on le portât directement au cimetière. Ça nous passe devant le nez.

MOUCHAUD.

Dégoûtant athéisme !

LAMBART.

C'est notre faute aussi. Je ne suis pas un prédicateur ; mais depuis longtemps je me suis dit dans mon petit bon sens : Si l'on fait tant d'avaries aux morts , vous verrez que ça les dégoûtera de la paroisse , et qu'ils voudront aller tout droit au P. Lachaise. Et voilà...

MOUCHAUD.

Oh ! si nous pouvons ressaisir les registres de l'état civil !..

LAMBART.

Quand nous serons les maîtres , à la bonne heure ! Je dirai : Faisons nos farces.

MOUCHAUD.

Mais cela ne se passera pas ainsi : c'est un catholique , il nous appartient. Lambart , faites un paquet de mon étole et de mon surplis ; prenez tout ce qu'il faut. Nous allons chez M. Dubourg : je veux lui donner l'extrême-onction.

LAMBART.

Il est mort !

MOUCHAUD.

Obéissez.

LAMBART.

Nous risquons de nous faire lapider par la populace qui est attroupée dans la rue pour madame d'Hautefeuille. C'est qu'il y a déjà du train ; je viens de voir ça.

MOUCHAUD.

Nous sortirons par la petite porte. (*Lambart sort.*) Ah ! monsieur le banquier , vous faites le philosophe , vous ne voulez pas venir à l'é-

glise : vous y viendrez de force ; nous vous y traînerons.

MOUCHAUD, JENNY, *entrant, suivie d'une vieille femme.*

JENNY, *troublée.*

Ah ! le voici !

MOUCHAUD.

Ciel ! vous ici ! quelle imprudence !

JENNY.

Dans cette foule , la peur d'être reconnue...
mon père que j'ai aperçu...

MOUCHAUD.

Vous aurait-il vue ?

JENNY.

Je ne crois pas.. ; mais , de grâce , qu'on me reconduise chez madame Gaudet.

MOUCHAUD.

Que dites-vous ?

JENNY.

Oui , j'ai réfléchi... ; je ne veux plus... Ma mère , ma pauvre mère ! elle en mourrait.

MOUCHAUD.

Encore des irrésolutions !

JENNY.

Non , non , je suis bien décidée cette fois...

Mon père lui-même ne me pardonnerait jamais.

On entend Lambart et M. de Lanoue.

LAMBART.

Quand je vous dis, monsieur, qu'il n'y a personne.

DE LANOUE.

C'est égal, j'entrerai...

JENNY.

Dieu ! la voix de mon père !

MOUCHAUD.

De votre père ! (*A part.*) Quelle fatalité ! (*Haut.*) Eh bien ! remettez-vous, ma fille...

JENNY.

Je ne veux pas qu'il me voie... Où me cacher ?

MOUCHAUD.

Tenez, ici, votre voile sur la tête...

LES PRÉCÉDENTS, DE LANOUE.

DE LANOUE, *entrant.*

Comment ! il n'y a personne ?

MOUCHAUD.

Que désirez-vous, monsieur ?

DE LANOUE.

Monsieur, je viens, au nom de la famille

de madame d'Hautefeuille , faire une dernière démarche auprès de vous.

MOUCHAUD.

Monsieur , combien je serais heureux de vous satisfaire !... Mais mon devoir.....

DE LANOUE.

Votre devoir....

MOUCHAUD.

Il ne faut pas moins pour que je refuse quelque chose à M. de Lanoue.

DE LANOUE , *étonné.*

Monsieur !

MOUCHAUD.

Il y a longtemps que nous nous connaissons. Je sais tout ce que vous faites pour la cause de notre sainte religion.....

DE LANOUE.

Vous êtes trop bon , monsieur.

MOUCHAUD.

Que n'avons-nous beaucoup de catholiques comme vous !

DE LANOUE.

Sans doute , monsieur , j'aime ma religion ; mais....

MOUCHAUD.

Ah ! vous gémissiez comme nous sur les pro -

grès de l'hérésie , et ce n'est pas votre faute si l'église ne compte pas dans son sein deux fidèles de plus.

DE LANOUE.

En vérité , monsieur.....

MOUCHAUD.

C'en est assez.. .. Je connais vos désirs , et je conçois ce qui vous empêche de les énoncer hautement..... Mais il ne dépendra pas de moi que Dieu ne les exauce.

DE LANOUE.

Ainsi , vous consentez.....

MOUCHAUD.

A tout , monsieur.... , excepté à recevoir le corps de madame d'Hautefeuille. Nos canons s'y opposent.

DE LANOUE.

Je vais donc porter cette réponse à la famille de madame d'Hautefeuille.

Il sort.

LES PRÉCÉDENTS , Excepté M. DE LANOUE.

MOUCHAUD, *relevant Jenny toute tremblante.*

Vous avez entendu , ma fille?... Doutez-vous encore que votre père approuve votre con-

version... ? Quelle joie pour lui quand il verra votre salut assuré !

JENNY.

Au moins qu'une lettre avertisse ma mère que je ne suis pas perdue... , que je reviendrai bientôt. (*Montrant la vieille femme.*) Madame la portera.

MOUCHAUD.

Vous le voulez.... J'y consens..... (*On entend crier dans la rue : A bas les jésuites ! enfonçons les portes !*) Partez vite , et que le ciel vous conduise.... Par ici : les portes de l'église sont fermées (*Bas à la vieille.*) Vous brûlerez sa lettre.

MOUCHAUD, LAMBART.

Les bruits et les cris redoublent.

LAMBART.

Frappez , frappez. La porte est bonne.

MOUCHAUD.

Qu'est-ce donc ?

LAMBART.

Le convoi de madame d'Hautefeuille. Ils veulent entrer , mais visage de bois.

MOUCHAUD.

Tout est bien fermé ?

LAMBART.

Voici les clés ; il n'y manque que le passe-partout , qui est chez M. le curé.

MOUCHAUD.

Bon. Vous avez mon surpris , mon étoile ? — Allons chez M. Dubourg.

LAMBART.

C'est drôle , tout de même ! Ceux qui veulent , nous ne voulons pas ; et ceux qui ne veulent pas , nous voulons.

*Ils sortent.**La scène reste vide un instant.*

M. DUMONT , M. DE VILIER , *entrant par la porte du fond.*

DUMONT.

Heureusement j'avais mon passe-partout.

DE VILIER.

La foule se serait portée à des excès déplorables.

DUMONT.

Voyons. Je vais m'habiller pour la messe. (*Il appelle*) Monsieur Lambart ? monsieur Lambart ? — Personne ici !

DE VILIER.

Ils ont tous déserté ! (*Regardant dans l'é-*

glise.) Tenez , nous ne manquerons pas de bedeaux : nos amis en font l'office.... , ils allument les cierges.

DUMONT.

Pourvu que tout se passe décemment...

DE VILIERIS.

Soyez sans crainte , monsieur le curé. (*Le curé ouvre une armoire , prend les habits sacerdotaux , et s'habille.*) Cet abbé Mouchaud, quel fanatique!

DUMONT.

Fanatique ! lui ? Je ne sais pas s'il croit en Dieu.

DE VILIERIS.

C'est donc un hypocrite ?

DUMONT.

C'est un élève de Montrouge.

DE VILIERIS.

Mais enfin , que veulent-ils ?

DUMONT.

Le pouvoir. Ils ne pensent pas à servir Dieu , mais à se servir de Dieu.

DE VILIERIS.

Quel tort ce zèle outré fait à la religion ! Est-ce que vos supérieurs ne peuvent pas... ?

DUMONT.

Ils en gémissent comme nous ; mais il y a tant de ménagements à garder.

DE VILIERIS.

Vous êtes prêt... Je rejoins ces messieurs...

Il entre dans l'Église.

M. DUMONT , ENSUITE JULES.

DUMONT.

Mais j'oubliais... Qui va servir la messe ? M. de Viliers ! — Oh ! non. Je ne puis pas en faire un enfant de chœur. (*Entre le petit Jules.*) En voilà un que le ciel m'envoie. — Vous venez à propos pour servir la messe , mon petit ami.

JULES.

Non : je venais apporter des lettres.

DUMONT.

Quelles lettres , Jules ?

JULES.

M. le vicaire m'a recommandé le secret ; mais je puis bien le dire à vous , monsieur Dumont , vous êtes le curé.

DUMONT.

Parlez , mon enfant.

JULES.

Ce sont des lettres que M. Mouchaud m'a

dit de prendre à la maison, sans faire semblant de rien.

DUMONT.

(*A part.*) Le misérable ! (*Haut.*) C'est bon. Donnez, je m'en charge. — Venez me servir la messe.

Ils sortent.

MOUCHAUD, LAMBART, *les cheveux en désordre. — Ils entrent par la porte qui donne sur la rue.)*

MOUCHAUD.

Les coquins !

LAMBART.

Ils nous ont joliment mis à la porte.

MOUCHAUD.

Les scélérats !

LAMBART.

C'est ce qu'on appelle être reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

MOUCHAUD.

Les athées !

LAMBART.

Une autre fois, quand vous ferez de ces expéditions-là, je ne serai plus de la partie.

MOUCHAUD.

C'est l'abomination de la désolation !

LAMBART.

C'est-à-dire des injures pour vous , et des bourrades pour moi.

MOUCHAUD.

Je me vengerai.

LAMBART.

Ce n'est pas l'embarras , j'ai distribué de fameuses taloches aux domestiques du banquier avec le goupillon : pif ! paf !... Il en est tout cassé , voyez.

MOUCHAUD.

Bon ! Il faut le porter chez le procureur du roi. Oh ! nous avons la loi du sacrilège ! (*On entend une sonnette dans l'église.*) Qui dit la messe à présent ?

LAMBART.

Personne. Qui voulez-vous... ?

MOUCHAUD.

Voyez donc.

LAMBART, *regardant dans l'église.*

Ma foi ! c'est l'enterrement , avec monsieur le curé...

MOUCHAUD.

Sainte mère de Dieu ! (*Il va regarder.*) Oui , les voilà !... Et ce Dumont ! cet indigne gallican ! — Officie , officie , prêtre athée ! Tu

n'offieras pas longtemps ! Tu te crois catholique , parce que tu fais des aumônes ; mais elles damnent ceux qui les reçoivent. — Allons faire notre rapport.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.



La chambre du curé Dumont.

Ameublement antique. - Bibliothèque garnie de vieux livres. - Le curé, en robe de chambre. et en pantoufles, est assis dans un grand fauteuil.

M. DUMONT, MADEMOISELLE ROSE.

DUMONT, *appelant.*

Mademoiselle Rose ! mademoiselle Rose !

ROSE.

La, la, me voici. Faut-il crier si fort ?

DUMONT.

Je crois que vous devenez sourde.

ROSE.

Quand le maître a la goutte, la servante est toujours sourde ou boiteuse.

DUMONT.

Avez-vous envoyé dire à monsieur le vicaire que je veux lui parler ?

ROSE.

Envoyé! j'y suis bien allée moi-même. Ce bon M. Mouchaud est un homme si honnête! Il a toujours quelque chose d'agréable à me dire.

DUMONT.

Viendra-t-il?

ROSE.

Il expliquait le catéchisme aux petits enfants de l'école chrétienne. Jésus! quelles belles choses il leur disait! Cela n'a pas empêché qu'il ne soit venu poliment au-devant de moi : « Bonjour, mademoiselle Rose. »

DUMONT.

Je ne vous demande pas tous ces détails. Viendra-t-il?

ROSE.

Sainte Vierge! que vous devenez brusque!.. Oui, il viendra. « Bonne Rose, m'a dit ce digne homme, aussitôt que mon devoir sera rempli, j'aurai le plaisir de me rendre chez votre maître. » On n'est pas plus gracieux.

DUMONT.

(*A part.*) Allons, ses grimaces ont séduit jusqu'à ma servante. (*Haut.*) C'est bon.

ROSE.

A propos, il court un bruit dans le quartier... Je ne me suis pourtant pas arrêtée à causer : la servante d'un curé doit se respecter ; mais comme il s'agissait d'une affaire de mœurs, l'épicière et la mercière m'ont appelée.... Mademoiselle Rose par-ci, mademoiselle Rose par-là...

DUMONT.

Quelques nouveaux commérages.

ROSE.

Bah! des commérages... Mademoiselle Jenny de Lanoue a été enlevée de la pension de madame Gaudet.

DUMONT.

Mademoiselle Jenny de Lanoue?

ROSE.

Oui, la fille du directeur, une protestante! J'en suis bien aise. C'est une intrigue d'amour. Quel crève-cœur pour ces maudits hérétiques! Au reste, M. Mouchaud le disait bien, toutes les protestantes finissent comme ça.

DUMONT, *à part.*

Mouchaud!. . Quel soupçon! Ces lettres!...

ROSE.

Le meilleur, c'est qu'on ne sait pas où elle

est. Les parents font partout des visites pour s'informer... Oui , cherche , et tu trouveras.

DUMONT.

C'est bon. Laissez-moi.

ROSE.

Ah! voici monsieur le vicaire. (*Mouchaud entre.*) J'ai l'honneur de vous saluer , monsieur le vicaire.

Elle lui fait la révérence. Mouchaud lui sourit et elle sort.

M. DUMONT , MOUCHAUD.

MOUCHAUD.

Le Seigneur soit avec vous.

DUMONT , *brusquement.*

Et avec votre esprit , monsieur Mouchaud.

MOUCHAUD.

Comment va votre chère santé ?

DUMONT.

J'en ai encore assez pour vouloir et faire le bien ; mais je manque de force pour empêcher le mal.

MOUCHAUD.

Ah! les maux de l'Église sont grands , sans doute... Il faut espérer que notre zèle parviendra à les guérir , s'il plaît à Dieu.

DUMONT.

Et croyez-vous que les scandaleuses esclandres qui se sont renouvelées hier dans ma paroisse... ?

MOUCHAUD.

Le ciel connaît mes pieuses intentions.

DUMONT.

Ah ! je vous en prie , laissez ce ton... , ce ton mystique dont je ne suis pas la dupe.

MOUCHAUD.

Vous vous êtes retenu , monsieur le curé : vous alliez dire , comme les athées , ce ton de tartufe.

DUMONT.

Finissons. Depuis trente ans je gouverne cette paroisse ; ma joie était d'y voir régner la paix et l'union ; le plus grand nombre remplissait ses devoirs de chrétien. Quelques jeunes indifférents s'y faisaient seuls remarquer par une conduite inconsidérée ; mais des conseils paternels et surtout de bons exemples les ramenaient enfin peu à peu. Quant aux familles d'une autre communion , j'avais su leur inspirer du moins une sorte d'émulation de charité , et , malgré la différence des cultes , tous se traitaient en amis , en frères ; tous

se réunissaient pour soulager les malheureux, sans acception de personnes. — Vous êtes arrivé, tout a changé.

MOUCHAUD.

Non, tout n'a pas changé. Je laisse, comme vous voyez, ce ton de tartufe qui vous déplaît tant. Tiédeur pour notre foi, alliance avec l'hérésie, oubli et confusion des doctrines, mépris pour l'Église et ses ministres, voilà ce que j'ai trouvé ici, voilà ce que des exemples philosophiques autorisent depuis longtemps, ce qui existe encore malgré mes prédications et mes peines.

DUMONT.

Jeune homme ! votre zèle n'est pas selon la science. Quel sera le fruit de toutes ces prédications fougueuses, de vos refus de sépulture, de vos excommunications ? Déjà les indifférents s'endurcissent, les tièdes se rebutent et vont chercher un refuge dans les communions dissidentes ; les ennemis de notre sainte religion triomphent et crient au fanatisme.

MOUCHAUD.

Leur joie sera de courte durée... Bientôt..

DUMONT.

Vos espérances ne se réaliseront pas. Les

princes qui nous gouvernent ont trop de bonté, de lumières..... Notre vénérable archevêque.....

MOUCHAUD, ironiquement.

Et les arrêts de la cour royale, dont vous ne parlez pas ?

DUMONT.

Je vous en conjure, laissez-moi gouverner mes paroissiens en paix. J'ai peu de temps à vivre : épargnez-moi la douleur de voir...

MOUCHAUD.

J'ai mes instructions.

DUMONT.

Moi, je ne puise mes instructions que dans l'Évangile ; et puisque je ne puis vous ramener à des pensées meilleures, nous changerons de discours, s'il vous plaît. — Dites-moi : on parle de l'enlèvement d'une jeune pensionnaire de madame Gaudet... Vous êtes le directeur de cette maison ?

MOUCHAUD.

Oui, monsieur.

DUMONT.

Cet événement fait la désolation d'une famille estimable...

MOUCHAUD.

Je la plains sincèrement.

DUMONT.

Ne pourriez-vous faire plus? Vous avez peut-être quelques indices sur la fuite de cette jeune fille...

MOUCHAUD.

Moi! comment en aurais-je?

DUMONT.

Me direz-vous alors quel est ce paquet de lettres que son frère vous apportait hier dans la sacristie?

MOUCHAUD, *troublé*.

Quoi! vous auriez pris...?

DUMONT.

Il me les a remises. Elles vous étaient destinées, j'en conviens: aussi, je consens à vous les rendre...

MOUCHAUD.

Donnez donc, je vous prie...

DUMONT.

Quand vous m'aurez prouvé que ce n'est pas par des manœuvres coupables...

MOUCHAUD, *voulant lui arracher ces lettres*.

C'en est trop! je les veux...

DUMONT , *se levant avec dignité.*

Oserez-vous faire violence à un vieillard ?

MOUCHAUD.

Que contiennent-elles ?

DUMONT.

C'est peut-être un secret de famille : je ne dois pas le connaître plus que vous.

LES MÊMES , M. DE LANOUE.

DE LANOUE , *très ému.*

Monsieur le curé , pardonnez... ! Vous voyez le père le plus infortuné.... !

DUMONT.

Je connais votre malheur , monsieur.

DE LANOUE.

Le déshonneur , le désespoir , sont dans ma famille... Je cours , j'interroge tout le monde , et personne ne peut... Je viens à vous... Vous êtes bon... Au nom du ciel ! si vous avez quelques indices...

DUMONT.

Hélas ! monsieur , le coup qui vous a frappé a retenti là. J'ai tant à cœur de vous secourir , que j'ai prévenu votre prière. Tenez , je m'informais auprès de M. le vicaire , qui doit savoir...

DE LANOUE, *à Mouchaud.*

Ah ! monsieur , je vous en supplie.... , si vous savez quelque chose , parlez : il en est temps encore , peut-être.

MOUCHAUD.

Hélas ! je ne puis...

DE LANOUE.

Quel que soit l'excès de mon malheur , ne me le cachez pas.... L'incertitude me tue.

MOUCHAUD.

Monsieur , je ne sais vraiment rien.

DUMONT.

Vous ne savez rien , monsieur Mouchaud... ? Cependant vous allez souvent chez madame Gaudet.

DE LANOUE.

En effet , les protestations hypocrites de cette femme.....

MOUCHAUD, *à part.*

Retirons-nous.

DE LANOUE, *l'arrêtant.*

Un moment , monsieur !

LES MÊMES, M. DE VILIER.

DE VILIER, *à de Lanoue.*

Ah ! je vous trouve enfin !

DE LANOUE.

Accourez M. de Viliers. — Nous sommes sur la voie. — Aidez-moi à retenir cet homme.

MOUCHAUD, *à part.*

M. de Viliers!

DE VILIERIS, *à de Lanoue.*

On a vu hier mademoiselle votre fille sortir de la sacristie....

DE LANOUE, *à Mouchaud.*

Quel souvenir! Cette jeune personne à genoux...! c'était elle. — Misérable, rends-moi ma fille!

DE VILIERIS.

La justice nous la fera rendre..... Qu'il ne sorte pas d'ici... Je reviens.

*Fausse sortie.*MOUCHAUD, *à de Viliers.*

Arrêtez, monsieur : il n'est pas besoin de la justice. On me force à parler... Eh bien, oui, c'est moi seul qui ai conseillé à votre fille de fuir de sa pension. Le couvent de la Miséricorde est l'asyle que je lui ai indiqué. — Elle m'avait prié de vous en donner avis aujourd'hui, et je l'aurais déjà fait, sans vos menaces et vos cris.

DE LANOUE.

J'entends que vous me disiez pourquoi.....

MOUCHAUD.

On doit me savoir gré de n'en pas dire davantage.

DUMONT.

Cela n'est pas clair, monsieur.

DE LANOUE.

Expliquez-vous !

DE VILIER.

Expliquez-vous à l'instant !

MOUCHAUD.

Vous le voulez. Eh bien, soit. Votre fille devait rentrer chez vous avant un mois; je l'ai su, et j'ai voulu la soustraire à de dangereux exemples.

DE LANOUE.

Chez moi ?

MOUCHAUD.

Oui.

DE LANOUE.

Qui les donne ?

MOUCHAUD.

Votre femme.

DUMONT.

Sa femme !

DE VILIER.S.

Quelle calomnie !

DE LANOUE.

Ma femme ! Des preuves , misérable !

MOUCHAUD , *montrant de Viliers.*

Monsieur pourrait vous en fournir.

DE VILIER.S.

Quelle supposition abominable ! Malheureux , si je ne me retenais... Mais tu vas prouver ce que tu avances , ou morbleu !...

MOUCHAUD , *arrachant les lettres de la main de Dumont.*

Oui , je le prouverai. (*A de Lanoue.*) Lisez , monsieur.

DUMONT , *à part.*

Quelle audace ! Je crains vraiment.....

DE LANOUE , *lisant.*

Que vois-je ! (*A de Viliers.*) Les lettres où vous demandiez la main de ma fille , — celles où vous donniez des explications sur votre fortune , — vos lettres d'Espagne.....

MOUCHAUD , *à part.*

Quel malheur ! je me trompais.

DE VILIER.S.

Voilà donc vos preuves , monsieur l'abbé !

MOUCHAUD.

Le désir de faire une bonne action est l'excuse de mon erreur.

DE LANOUE , *au curé.*

Mais comment ces lettres se trouvent-elles entre vos mains ?

DUMONT.

Vous allez le savoir. Hier, au moment de célébrer la messe pour madame d'Hautefeuille, votre jeune fils est entré dans la sacristie ; il apportait ces lettres à son confesseur ; je les ai reçues en dépôt. Que monsieur vous explique le reste.

MOUCHAUD.

C'est trop d'explications.

DE LANOUE.

Il n'en est plus besoin ; il est trop clair que vous avez abusé de la simplicité d'un enfant pour vous rendre maître des secrets de ma famille , pour assurer l'exécution de vos odieux projets.

DE VILIER.

Et cinq ans de galères ne feront pas justice de ce vil coquin !

MOUCHAUD , *fièrement.*

Je ne crains pas les menaces.... Il est d'au-

tres secrets que je possède ; et si l'on ose m'attaquer , on verra ce que c'est qu'un prêtre.

LES PRÉCÉDENTS, Excepté MOUCHAUD.

DUMONT, à de Lanoue.

Ne vous effrayez pas , monsieur : ses dénonciations ne seront point écoutées.

DE VILIERIS.

Voilà donc Montrouge et ses œuvres !

DE LANOUE.

Ah ! que de mal on m'a fait !

DUMONT, à part.

Que de mal on peut faire encore !

DE LANOUE.

Changer une religion si sainte en un piège infernal !

DE VILIERIS.

M. l'abbé a voulu faire une conversion , il a réussi. (*A de Lanoue.*) Vous m'avez promis la main de votre fille : courons l'arracher au couvent de la Miséricorde..... Hâtons-nous de la rendre à sa mère. — Dans huit jours je l'épouserai : je vous demande ce temps pour me faire protestant.

DUMONT.

Oh ! vous auriez tort, monsieur.

DE VILIER.

Il y aurait de quoi se faire Turc.

DUMONT.

Parce qu'un prêtre abuse de son ministère, notre religion en est-elle moins vraie ? Je vous en prie , monsieur , ne donnez pas le scandale d'une apostasie. Des abus si grands frapperont enfin les yeux de nos chefs.

DE LAMOUE.

Mais partons..... Monsieur le curé , ma reconnaissance....

*Entre Lambart.*DUMONT , à *Lambart.*

Que venez-vous faire ici ? Nous écouter sans doute , pour faire votre rapport à celui qui vous envoie ?

LAMBART.

Pas du tout , monsieur le curé. Allez , c'est bien une autre paire de manches. On vient d'arrêter M. Mouchaud ; les gendarmes....

DUMONT.

Se peut-il ?

DE LAMOUE.

Les gendarmes....

LAMBART.

L'ont empoigné : c'est comme j'ai l'hon-

neur de vous le dire. Il se trouve que ce n'est pas un prêtre, mais un farceur, ancien séminariste, qui se nomme Collet, et que la police guettait depuis longtemps.

DUMONT, *avec joie.*

Il n'est pas prêtre ! Mon Dieu ! je te remercie !

FIN.